



HAL
open science

Nestroy, de la table à la scène

Marc Lacheny

► **To cite this version:**

Marc Lacheny. Nestroy, de la table à la scène. *Austriaca: Cahiers universitaires d'information sur l'Autriche*, 2010, Literarishes - Kulinarishes / Art littéraire - Art culinaire. Hommage à Jutta Périsson-Waldmüller, 70, pp.17-26. hal-02305276

HAL Id: hal-02305276

<https://hal.science/hal-02305276>

Submitted on 4 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marc LACHENY

Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Nestroy, de la table à la scène¹

*Wenn das Volck nur fressen kann ! Wie s' den Speisenduft wittern,
da erwacht die Eßlust, und wie die erwacht, legen sich alle Leidenschaften
schlafen ; sie haben keinen Zorn, keine Rührung, keine Wut, keinen Gram,
keine Lieb', keinen Haß, nicht einmal eine Seel' haben s'. Nix haben s' als
ein' Appetit.*

Johann Nestroy, *Weder Lorbeerbaum noch Bettelstab*, 1835 (II, 20)

Pour Jutta Périsson, en toute amitié

La vie de l'auberge et les événements qui s'y produisent, ainsi que les motifs de la nourriture² et de la boisson constituent de véritables *leitmotive* dans l'œuvre de Nestroy. L'auberge y apparaît à la fois comme un lieu de rencontre sociale et comme un lieu dramatique majeur pour le développement de l'intrigue. C'est à cette articulation entre un propos social et son traitement dramatique, donc au passage de la table à la scène, que j'aimerais consacrer cette contribution. Dans l'œuvre foisonnante de Nestroy, toute la gamme des débits de boissons et, simultanément, toute l'échelle sociale se voient représentées et déclinées : des plus modestes *Schnapsbuden* et *Herbergen* des faubourgs viennois que fréquentent les « compagnons » (*Handwerksburschen*), en passant par les *Gasthäuser*, pour aller jusqu'au noble « établissement » (en français dans le texte) viennois. Pour ce qui est des personnages, les pièces de Nestroy sont traversées d'antihéros agissant sous l'emprise de l'alcool, comme Damian dans *Zu ebener Erde und erster Stock*, Gabriel dans *Kampl* ou Pfrim dans *Höllenangst*, des rôles tous interprétés, au temps de Nestroy, par Wenzel Scholz.

« L'homme est ce qu'il mange » (*Der Mensch ist, was er ißt*), écrit Ludwig Feuerbach dans son compte rendu de *Lehre der Nahrungsmittel für das Volk* (1850) de Jakob Moleschott. Sous la plume de Nestroy, dans la pièce *Der Zerrissene* de 1844, cette maxime « matérialiste », qui marque en quelque sorte la chute de l'idéalisme au profit du réalisme des

¹ Cet article est la version remaniée d'une intervention à la journée littéraire-culinaire en l'honneur de Jutta Périsson ayant été organisée le 5 octobre 2008 à la Maison Heinrich Heine de Paris par Elisabeth Schwagerle, Gerald Stieg et Ute Weinmann.

² Les études systématiques sur la place de la nourriture dans la littérature de langue allemande sont très rares. Citons par exemple Alois Wierlacher, *Vom Essen in der deutschen Literatur. Mahlzeiten in Erzähltexten von Goethe bis Grass*, Stuttgart, Berlin, Cologne, Mayence, Kohlhammer, 1987.

besoins corporels, apparaît sous la forme suivante (Lips : II, 2) : « sans manger, on n'arrive pas au bout du présent. » (*ohne Essen kommt man nicht durch die Gegenwart*³). À l'arrière-plan de toutes ces réflexions figure bien entendu l'inimitable « Bible » des gastronomes et des gourmets, la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin (1825), et sa fameuse devise : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. »

Par ailleurs, l'importance que Nestroy accorde aux thèmes du boire et du manger plonge ses racines dans une tradition autrichienne bien précise et spécifique, celle du théâtre populaire viennois, dont le personnage comique, qu'il ait pour nom Hanswurst, Kasperl, Leporello, Papageno, Staberl ou Thaddädl, n'a de cesse de prouver sa vitalité par sa voracité et son goût prononcé pour la dive bouteille. Staberl déclare ainsi dans *Les bourgeois de Vienne (Die Bürger in Wien : I, 13)* de Bäuerle en 1813 : « Je mange tout ce qui ne me mange pas » (*Ich esse alles, was mich nicht ißt*). Plus généralement, dans la tradition viennoise, l'alcool et la bonne chère sont consubstantiellement liés au comique⁴, point sur lequel la lutte des *Lumières* allemandes contre Hanswurst s'est montrée vaine. Mais là où l'ancien théâtre populaire viennois proposait encore un dépassement humoristique, par la réconciliation, de l'opposition entre la pénurie de nourriture d'un côté et l'opulence de l'autre (il suffit de songer encore au *Verschwender* de Raimund en 1834), Nestroy a, au contraire, fait de cette opposition le point de départ d'une analyse critique et satirique de la société⁵.

Dès sa quatrième pièce, *Die Verbannung aus dem Zauberreiche oder Dreissig Jahre aus dem Leben eines Lumpen* (1828), Nestroy propose une réflexion sur l'opposition entre l'auberge plébéienne *Zur Pantalon* (I, 12-13), théâtre d'une beuverie (il y est notamment question de « besoffene Metten⁶ »), et l'hôtel cossu *Zum goldenen Adler* (II, 5-6). Puis, alors que dans sa parodie de Meyerbeer *Robert der Teuxel* (1833 : III, 3-4) Nestroy transpose le milieu d'une brasserie de Gumpoldskirchen dans un cadre encore féérique⁷, il introduit pour

³ Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 21* (éd. par Jürgen Hein), Vienne, Munich, Jugend und Volk, 1985, p. 59.

⁴ Voir Gerald Stieg, « Alkohol auf dem Theater und im Lied von Mozart bis Qualtinger », in *Nestroyana*, n° 24, 2004 (Heft 3-4), p. 134-142, ici : p. 136. L'image – pour ne pas dire le cliché – du Viennois associé au plaisir et à la nourriture (cf. pour son côté emblématique, le distique *Donau in O*** de Schiller : « Mich umwohnet mit glänzendem Aug das Volk der Phajaken, / Immer ists Sonntag, es dreht immer am Herd sich der Spieß », in : Friedrich Schiller, *Sämtliche Werke in 5 Bänden*, vol. 1 (*Gedichte, Dramen I*), éd. par Peter-André Alt et alii, Munich, Hanser, 2004, p. 268) plonge précisément ses racines dans une longue tradition littéraire.

⁵ Voir Wolfgang Häusler, « “In der Wirtsstube zur unbestimmten Ordnung” oder Gasthaus und Gastlichkeit im Werk Johann N. Nestroys », in *Nestroyana*, n° 12, 1992 (Heft 3-4), p. 116-121, ici : p. 117.

⁶ Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 1* (éd. par Friedrich Walla), Vienne, Munich, Jugend und Volk, 1979, p. 203.

⁷ Voir Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 6* (éd. par Friedrich Walla), Vienne, Munich, Jugend und Volk, 1985, en particulier p. 115 : BERTRAM. « [...] Dem Robert trau ich nicht recht, er ist ein Poltron. Auf seine Courage hab ich keine Fiduz. Ich muß ihn anfeuern. Auf denn, ihr kräftigen Geister, die ihr in diesen Fässern wohnt, dampft hervor, und betäubet seine Sinne. »

la première fois dans *Genius, Schuster und Marqueur*, travail préparatoire à *Lumpazivagabundus*, un thème qui n'a plus guère à voir avec la féerie, celui de l'alcoolisme, présenté sous une forme à la fois radicale et agressive dans le personnage du cordonnier Michel Pechberger, l'« ancêtre » de Knieriem :

[...] Kein Mensch kennt, wie ich, sein' Natur,
 Für All's brauch' ich die rechte Cur.
 Gestern hab i weil ich heisrig war
 's Weib g'wassert, g'lärmt als wie a Narr,
 Jetzt heut is 's Weib voll blaue Fleck
 I g'spür nix, d'Heisrigkeit is weg.
 Und hab ich mir den Mag'n verduerb'n,
 So beutl' i nur den Schusterbub'n,
 Das bringt mich in a leichte Hitz,
 Herr Wirth ein Glasel Slibowitz⁸ ! (I, 13)

Ces exemples, tirés de l'œuvre précoce de Nestroy, montrent d'ores et déjà que le lien entre comique et vin est devenu problématique : le vin n'apparaît plus uniquement comme une source de comique, mais plutôt comme le signe d'une fêlure, d'une faille sociale potentielle ou latente.

C'est toujours le thème de la table qui fournit à Nestroy la matière d'une scène importante de la pièce *Einen Jux will er sich machen* (1842). La confrontation entre les habitudes alimentaires au sein des « tavernes » (*Schenken*) de Neulerchenfeld d'un côté et le beau monde, le gratin qui peuple les nobles restaurants de l'autre devient même une scène clé de la pièce : le « beurre et [les] radis, puis trois bocks de bière, deux pour nous et un pour les dames », le « mou de veau » et la « demi-portion de goulache » que commandent Weinberl et Christopherl pour séduire Madame von Fischer et Madame Knorr (II, 15) tranchent avec les goûts et aspirations culinaires de ces « Gourmanninen » : faisan⁹, vin rhéna, champagne, compote et tarte. Il va de soi que l'opposition entre les habitudes alimentaires révèle ici une opposition sociale fondamentale qui n'est pas sans préfigurer Brecht :

Bei den Hochgestellten
 Gilt das Reden vom Essen als niedrig.
 Das kommt : sie haben
 Schon gegessen¹⁰.

⁸ Voir Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 4* (éd. par Hugo Aust), Vienne, Deuticke, 1999, p. 122. Il s'agit ici de la troisième – et dernière – strophe du chant de Pechberger.

⁹ Brillat-Savarin, dont on peut supposer que Nestroy connaissait la *Physiologie du goût*, appréciait tout particulièrement l'« arôme » du faisan. Il fit même de ce volatile le fondement d'une véritable philosophie du goût et du plaisir. La connotation érotique présente chez Brillat-Savarin dans son évocation du faisan justifie le rapprochement avec la scène de séduction tirée du *Jux* de Nestroy.

¹⁰ Bertolt Brecht, *Werke*, Große kommentierte Berliner und Frankfurter Ausgabe, vol. 12 (*Gedichte 2*), éd. par Werner Hecht *et alii*, Berlin, Weimar, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, p. 9.

Mais c'est dès 1833, dans *Lumpazivagabundus*, que l'on rencontre « le monument incontestable de l'ivresse au théâtre¹¹ ». Dans cette pièce, le personnage de Knieriem, joué par Nestroy, prononce le fameux adage : « Si je ne noyais pas mon dépit dans l'alcool, je devrais m'adonner, par désespoir, à la boisson¹². »

Un an plus tard, dans la suite qu'il a donnée à *Lumpazivagabundus*, *Die Familien Zwirn, Knieriem und Leim oder Der Welt-Untergangs-Tag*, Nestroy accentue encore cet aspect en poussant à son achèvement sa peinture satirique des conséquences de l'accession des petites gens à l'alcool : le père ivre mort, Knieriem, promet à sa femme de la rouer de coups une fois de retour au foyer (I, 22) et, toujours sous l'emprise de l'alcool, maudit son fils au bistrot (I, 24). Nestroy fait ici éclater d'une manière radicale la *Gasthausgemütlichkeit* du *Biedermeier*, ainsi que le culte de la famille, *topos* récurrent de la littérature de cette même période. Comme souvent, Nestroy donne à voir un véritable éclatement de la sphère familiale, l'exemple le plus représentatif de cette mise en cause radicale de l'idéologie familiale du *Biedermeier* étant *Eine Wohnung ist zu vermieten* (1837).

Ce n'est pas un hasard si, en 1921, dans un essai intitulé « De l'humour et du lyrisme » (*Von Humor und Lyrik*), Karl Kraus a attiré l'attention de ses lecteurs sur le chant d'entrée de Knieriem dans *Die Familien Zwirn, Knieriem und Leim* (I, 19), qui repose sur une reprise quasi littérale du chant de Pechberger dans *Genius, Schuster und Marqueur* :

Herr Wirt, ein saubern Slibowitz,
 Ich hab jetzt grad auf einen Sitz
 Drei Hering pampft in mi hinein,
 Drauf trunken a vier Halbe Wein,
 Hernach hab ich ein Heurign kost't,
 Acht Würsteln und siebn Seitel Most,
 Dann friß ich, denn das war nit gnu,
 Fünf Bretzen und ein Kas dazu,
 Drum möcht i irzt, denn ich hab so Hitz,
 Mich abkühl'n mit ein Slibowitz. [...]

Kein Mensch kennt, wie ich, sein Natur,
 Für alls brauch ich die rechte Kur,
 Gestern hab i, weil ich heisrig war,
 's Weib g'wixt, g'lärmt, g'scholten wie a Narr ;
 Jetzt heut is 's Weib voll blaue Fleck,
 I g'spür nix, d' Heisrigkeit is weg ;
 Und hab ich mir den Magn verdurbn
 So beutl ich nur den Schusterbubn,
 Das bringt mich in a leichte Hitz,
 Herr Wirt, a Glasel Slibowitz¹³.

¹¹ Voir Gerald Stieg, *op. cit.*, p. 135 : « das unbestreitbare Monument der Trunkenheit auf dem Theater ».

¹² Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 5* (éd. par Friedrich Walla), Vienne, Jugend und Volk, 1993, p. 148 : « Wann ich mir meinen Verdruß nit versaufet, ich müßt mich grad aus Verzweiflung dem Trunk ergeben. » (I, 6)

¹³ Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 8/I* (éd. par Friedrich Walla), Vienne, Deuticke, 1996, p. 28 et suiv.

Kraus reconnaît avec emphase dans le couplet de Knieriem « le monument érigé à la gloire du peuple [viennois]¹⁴ », la « spiritualisation de ce qu'il y a de plus vulgaire », un « lyrisme dans lequel on peut scander au rythme des coups assésés à la femme et contre cet organe d'ivrogne dans lequel la vengeance se mêle d'une façon parfaitement organique au craquement des côtes pour former des rimes¹⁵. » Dans cet exemple, on voit très bien que Nestroy ne renonce pas encore au rire dans son traitement du thème de l'alcool¹⁶, mais que ce rire comporte déjà un aspect menaçant, inquiétant, quasi démoniaque. Avec le théâtre de Nestroy, on s'éloigne déjà du lien indissoluble entre alcool et comique présent notamment chez Mozart (*L'Enlèvement au sérail*, *La Flûte enchantée*) ou chez Raimund (dans les personnages de Fortunatus Wurzel et de Valentin par exemple).

Si Nestroy fait donc de la nourriture et de la boisson avant tout un outil de différenciation et de satire sociales, il en fait également parfois un vecteur de lien entre les sexes, qui n'exclut pas l'érotisme et le divertissement. L'humour est certes encore présent, mais il n'occulte pas des problèmes sociaux latents.

Dans *Der Talisman* (1840), l'ascension sociale (apparente) de Titus Feuerfuchs conduit le personnage de la miche de pain de Salome Pockerl jusqu'au plaisir ambigu suscité par le « Fasanbiegel » de la femme de chambre Constantia, en passant par le pot-au-feu bien nourrissant de la jardinière Flora Baumscheer. Dans *Das Mädgl aus der Vorstadt* (1841), le souper improvisé composé entre autres de langue, de pâtés, de veau et de *punch* dans un cercle de couturières (II, 11) est le théâtre d'un problème social réel : les lingères faisaient partie de la main-d'œuvre la plus exploitée sous le *Vormärz*¹⁷. Dans le *Quodlibet* – compilation amusante, utilisée par Nestroy à des fins parodiques, de passages musicaux populaires – de cette pièce (II, 12), on rencontre par ailleurs une allusion au divertissement

¹⁴ Voir aussi Jürgen Hein (éd.), *Wienerlieder. Von Raimund bis Georg Kreisler*, Stuttgart, Reclam, 2002, p. 10, 30, 45, 53. L'exemple cardinal de ce culte du vin est :

« Quiconque n'a jamais connu l'ivresse
est un mauvais homme ».

(« Wer niemals einen Rausch hat g'habt,

der ist ein schlechter Mann » : Perinet, mis en musique par W. Müller, in *op. cit.*, p. 10.)

¹⁵ Karl Kraus, *Schriften*, vol. 7 (*Die Sprache*), éd. par Christian Wagenknecht, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1987 : « das Denkmal eines Volkstums » ; « Vergeistigung des Ordinärsten » ; « Lyrik, in der man nach den Schlägen, die das Weib bekommt, skandieren kann, und gegen dieses versoffene Organ, in dem sich so organisch die Rache mit dem Krachen der Rippen zum Reim fügt ». p. 210.

¹⁶ Ainsi peut-on lire encore en 1857 dans *Umsonst* (III, 32) : SAUERFASS. « [...] ich möcht aus der Haut fahren vor Freud, aber ich bin zu dick, ich komm nicht heraus. » (Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 35* (éd. par Peter Branscombe), Vienne, Deuticke, 1998, p. 107.)

¹⁷ Voir Wolfgang Häusler, *op. cit.*, p. 119.

érotique qui avait lieu dans les tavernes des faubourgs de Vienne et qui a fait la réputation sulfureuse du Spittelberg :

Da gefällt's mir in Wirthshäusern wann s' musizirn,
 Und allerhand Jux mit ein Gsangel aufführn,
 Nur lustige Lieder thun s' dort produziern
 d'Harfenisten, die lassen kein Traurigkeit gspürn.
 Schön macht sich auch der Liebessang,
 Mit Wonne, Lust und Angst und Bang.
 Wenn zwei überfüllte Herzen
 Luft sich machen thun in Terzen¹⁸

Ce motif du bonheur quasi forcé dans les auberges des faubourgs apparaît dès 1839 dans *Die verhängnißvolle Faschings-Nacht* (II, 2) :

LORENZ. [...] Das war einmahl nicht so arg aber jetzt wird
 In die Wirthshäus'rn 'n ganzen Tag fortmusicirt
 's mag kein Gast jetzt ein Rostbratel fast mehr verzehrn
 Wenn er nicht dabey kann a Paar Deutsche anhörn¹⁹.

Même dans ces scènes d'amusement, la dimension sociale paraît problématique, et le cri que pousse le cordonnier ivre Knieriem dans *Lumpazivagabundus* « À l'auberge ! Il me faut mon eau-de-vie ! » (*Ins Wirtshaus. Ein Branntwein muß ich haben* : III, 11) témoigne d'une évolution historique et sociale réelle : les anciennes classes moyennes désagrégées et touchées par la paupérisation remplissaient de plus en plus massivement les auberges de l'Autriche du *Vormärz*. C'est dans la consommation d'alcool que s'est accomplie cette évolution dont Nestroy se fait l'écho dans son œuvre théâtrale et qui a été qualifiée à juste titre par Roman Sandgruber d'« industrialisation de la boisson » (*Industrialisierung des Trinkens*²⁰). La relégation de Knieriem au rang d'ivrogne paraît inéluctable et correspond à une réalité en Autriche à l'époque de Nestroy : l'ivresse commençait alors à prendre l'aspect d'une fuite devant des conditions de vie, de travail ou d'habitation de plus en plus précaires. A Vienne, la consommation annuelle de bière par habitant s'est élevée, entre 1841 et 1846, en moyenne à 90,5 *Wiener Maß*, c'est-à-dire à 128 litres, tandis que l'on comptait à cette même époque seulement 19,5 *Maß* en moyenne par habitant sur l'ensemble du pays. Pour ce qui est du *Branntwein*, la consommation moyenne par an s'est alors élevée jusqu'à 6 *Maß* par

¹⁸ Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 17/II* (éd. par W. Edgar Yates), Vienne, Deuticke, 1998, p. 57.

¹⁹ Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 15* (éd. par Louise Adey Huish), Vienne, Jugend und Volk, 1995, p. 145. Nestroy réutilise ce motif notamment dans sa parodie de *Tannhäuser* (1857), où Vénus côtoie la « Slivowitzruine » Tannhäuser (Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 36* (éd. par Peter Branscombe), Vienne, Deuticke, 2000, p. 31).

²⁰ Roman Sandgruber, *Bittersüße Genüsse. Kulturgeschichte der Genußmittel*, Vienne, Cologne, Graz, Böhlau, 1986, p. 29.

personne, la Galicie remportant la palme de la consommation avec quelque 13 *Maß* par personne²¹.

C'est au moment de la Révolution de 1848 que l'on observe un ultime tournant dans le traitement par Nestroy du thème de la nourriture et de la boisson, dans la mesure où l'opposition *sociale* établie jusque-là par le dramaturge prend une dimension ouvertement *politique*.

Dans la deuxième strophe de son dernier couplet (III, 22), Ultra, le personnage central de *Freiheit in Krähwinkel* (1848), déclare par exemple :

[...] Denn der Hung' r psychologisch
Is rein demagogisch.
O, ich bin drauf curios,
Na da giebt's noch ein Stoß,
Denn die Gährung is z' groß,
Es geht überall los²².

C'est dans l'« auberge mécontente », comme le fait observer le *Rathsdienner* Klaus à la scène 6 du premier acte, que se situe « le foyer de la Révolution » (*der Heerd [sic!] der Revolution*²³). Georg Büchner avait justement écrit dès 1835 dans une lettre adressée à Karl Gutzkow que « le rapport entre riches et pauvres [était] le seul élément révolutionnaire dans le monde ; [que] seule la faim [pouvait] devenir la déesse de la liberté²⁴. »

Quelques années plus tard, dans la pièce *Verwickelte Geschichte!* (1850 : I, 3), Nestroy associe clairement la boisson au patriotisme :

FASS. Ich war in unsern Klubb ; daß der Klubb in Wirthshaus is, das is Klubbgesetz, da werden Sie nix ändern dran.
KESSEL. Ich glaub bis Elfe könnt' der Mensch trincken g'nug.
FASS. Der Egoist ja, aber wir trincken für's Vaterland²⁵.

Jusqu'à sa toute dernière pièce, *Häuptling Abendwind oder Das gräuliche Festmahl* (1862 : scène 7), une adaptation d'Offenbach dans laquelle l'incorporation cannibalique

²¹ Voir Wolfgang Häusler, « "Wart's, Gourmanninen !" Vom Essen und Trinken in Nestroys Possen und in Nestroys Zeit », in *Österreich in Geschichte und Literatur mit Geographie*, n° 35, 1991 (Heft 4), p. 217-241, ici : p. 236.

²² Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 26/I* (éd. par John R. P. McKenzie), Vienne, Jugend und Volk, 1995, p. 72.

²³ Johann Nestroy, *ibid.*, p. 15.

²⁴ Georg Büchner, *Werke und Briefe*, Münchner Ausgabe, éd. par Karl Pöribacher *et alii*, Munich, Hanser, 1988 : « Das Verhältnis zwischen Armen und Reichen ist das einzige revolutionäre Element in der Welt ; der Hunger allein kann die Freiheitsgöttin [...] werden. » p. 303.

²⁵ Johann Nestroy, *Historisch-kritische Ausgabe, Stücke 29* (éd. par Walter Obermaier), Vienne, Deuticke, 1999, p. 113.

devient métaphore de la soif de puissance colonisatrice, Nestroy restera fidèle à sa dialectique du repas, soit « colossal » (*kolossal*), soit « très frugal » (*sehr frugal*) et, en tout cas, « très fatal » (*sehr fatal*) :

Ensemble

BIBERHAHN.

Kolossal

Is das Mahl

Man vergnügt sich sehr

Hir bey Tisch', auf Ehr' !

ABENDWIND.

Sehr frugal

Is das Mahl

Doch mich freut es sehr

Daß S' mir geb'n die Ehr'.

ATALA.

Sehr fatal

Ist das Mahl

Mich verdrießt es sehr,

Mir wird 's Herz so schwer²⁶ !

Lorsqu'il se penche, comme dans *Freiheit in Krähwinkel*, sur la question de la faim, qui devient le lot quotidien d'une tranche de plus en plus large de la population des grandes villes, le *satiriste* cède indéniablement la place au *moraliste*. Dans *Zu ebener Erde und erster Stock oder Die Launen des Glückes* (1835 : I, 5), pièce dans laquelle Nestroy oppose, sur une scène scindée en deux parties, la richesse du banquier Goldfuchs (au premier étage) au combat que doit mener la grande famille du pauvre fripier Schlucker (au rez-de-chaussée) pour survivre²⁷, le dramaturge fournit à la question de la disparité entre la faim et le gaspillage la réponse suivante, qui synthétise fort bien l'ensemble de ses réflexions sur le sujet : « Wenn die reichen Leut' nit wieder reiche einladeten, sondern arme Leut', dann hätten alle g'nug z' fressen²⁸. »

Pour conclure, Nestroy se situe à une période charnière du traitement littéraire des thèmes du boire et du manger. Si le dramaturge ne renonce pas au rire dans le traitement de ces sujets, force est de constater que ce rire est désormais placé au service d'une satire sociale mordante. Chez Nestroy, l'évidement progressif de la seule dimension comique au profit d'un questionnement récurrent sur les contrastes sociaux et la violence liés à la nourriture et à la boisson (dont l'exemple type est Knieriem) montre, d'une part, à quel point le dramaturge

²⁶ Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 38* (éd. par Peter Branscombe), Vienne, Deuticke, 1996, p. 65.

²⁷ Voir surtout les scènes I, 2, I, 19 et II, 1-7 de la pièce.

²⁸ Johann Nestroy, *ibid.*, *Stücke 9/II* (éd. par Johann Hüttner), Vienne, Deuticke, 2003, p. 19.

prend ses distances avec la tradition du théâtre populaire et préfigure, d'autre part, le basculement tragique que l'on observera au théâtre notamment en la personne de Schalanter dans *Das vierte Gebot* d'Anzenberger, puis sur la scène naturaliste (comme dans *Vor Sonnenaufgang* de Hauptmann)²⁹.

²⁹ Voir Gerald Stieg, *op. cit.*, p. 138-140.